

dicieux s'accordent presque tous à dire que cette malheureuse princesse mourut empoisonnée.

Doña Leonor, femme du comte de Foix, était donc le seul représentant de don Carlos le Noble. Gaston, après avoir attendu pendant cinq années que son beau-père se déterminât à lui abandonner la Navarre, profita, en 1469, des circonstances, pour exiger que ce royaume lui fût remis. Don Juan, qui ne soutenait qu'avec peine la lutte contre le duc de Lorraine, ne voulut pas s'attirer un nouvel ennemi. Il fut donc forcé d'acquiescer aux demandes de son gendre. Il lui abandonna l'administration et les revenus de la Navarre, et ne conserva pour lui que le titre de roi. Mais Gaston ne jouit pas longtemps des concessions qu'il avait arrachées; il mourut au bout de trois ans. On eût dit que la couronne de don Juan était l'arche sainte, et que tous ceux qui y portaient la main devaient périr en peu de temps. Le prince de Viane était mort trois mois après avoir été proclamé par les Catalans. Don Pedro de Portugal n'avait conservé que dix-huit mois le titre de roi. Le duc de Lorraine résista plus longtemps. Pendant trois années, il fit la guerre avec des fortunes diverses; mais il mourut le 16 décembre 1470, laissant encore une fois les Catalans sans chef. Dès lors, l'insurrection, qui manquait de but et de direction, ne fit plus que s'affaiblir. L'année suivante, Gironne ouvrit ses portes au roi don Juan. Barcelone ne se rendit que par capitulation; et après que le roi se fut engagé de nouveau à maintenir les fueros et privilèges de la Catalogne, et après qu'il eut déclaré qu'en faisant la guerre contre son souverain, cette ville n'avait préjudicié en rien à la fidélité, attendu la juste cause qu'elle avait eue de se soulever. La reddition de Barcelone mit fin à la rébellion; mais elle ne procura cependant pas encore la paix au pays. Les troupes françaises occupèrent le Roussillon et la Cerdagne, qui, au commencement de la révolution, leur avaient été livrés comme

garantie de la somme de deux cent mille écus d'or, que don Juan s'était engagé à payer à la France, pour un secours de sept cents lances, qui lui avait été envoyé pendant qu'il faisait la guerre contre le prince de Viane. Mais avec le temps, les choses avaient bien changé de face, et dès que les Catalans avaient élu René, non-seulement le roi de France n'était pas resté l'allié du roi d'Aragon, mais il était devenu son ennemi.

Les habitants d'Elne et de Perpignan, qui regrettaient la domination catalane, se soulevèrent, et don Juan s'empressa d'accourir à leur secours. Il s'enferma dans Perpignan, qui était menacé par l'armée française; et pour rassurer les habitants, effrayés par les préparatifs de Louis XI, il les rassembla dans l'église cathédrale, et fit en public le serment solennel de rester avec eux jusqu'à la fin du siège, d'en partager les travaux et les dangers. Les habitants, animés par cette résolution, résistèrent à toutes les attaques, et Ferdinand étant venu au secours de la ville, obligea les assiégeants à se retirer. On conclut une trêve de six mois. Mais au bout de ce temps, les Français vinrent de nouveau assiéger la ville. Les habitants se défendirent avec une telle opiniâtreté, qu'ils souffrirent la famine jusqu'à se nourrir de cadavres. Enfin, après huit mois, ils furent forcés de se rendre.

DON ENRIQUE IV ÉPOUSE DOÑA JUANA, INFANTE DE PORTUGAL. — SES AMOURS AVEC DOÑA CATALINA DE SANDOVAL ET AVEC DOÑA GUIOMAR DE CASTRO. — AMOURS DE LA REINE AVEC BERTRAND DE LA CUEVA. — LA REINE ACCOUCHE D'UNE FILLE, QUI EST SURNOMMÉE LA BELTRANEJA. — LIGUE DES SEIGNEURS CASTILLANS CONTRE LEUR ROI. — L'INFANT DON ALPHONSE EST PROCLAMÉ HÉRITIER PRÉSOMPTIF DE LA COURONNE. — LES FACTIEUX LE PROCLAMENT ROI. — BATAILLE D'OLMEDO. — MORT DE DON ALPHONSE. — LES FACTIEUX OFFRENT LA COURONNE A L'INFANTE ISABELLE, QUI LA REFUSE. — CORTÈS DE GUI SANDO, QU' DOÑA ISABELLE EST PROCLAMÉE HÉRITIÈRE DE LA COURONNE. — MARIAGE DE DOÑA

ISABELLE, ET DE FERDINAND, ROI DE SICILE. — FIANÇAILLES DE LA BELTRANEJA AVEC LE DUC DE GUYENNE. — NOUVELLE RÉCONCILIATION ENTRE ISABELLE ET DON ENRIQUE IV. — MORT DU MARQUIS DE VILLENA. — MORT DE DON ENRIQUE.

La sentence qui avait séparé don Enrique IV de sa première épouse, laissait peser sur lui une présomption d'impuissance. Une de ses préoccupations, quand il fut monté sur le trône, fut de se remarier, pour assurer la tranquillité du pays, en donnant des successeurs au trône. Il épousa donc l'infante doña Juana de Portugal, qui ne lui apporta pas de dot, mais à laquelle cependant il dut constituer un douaire fort considérable. Au reste, les premières années de ce mariage ne furent pas plus fécondes que son union avec Blanche de Navarre. Alors le prince commença à entretenir publiquement des concubines. Peut-être, en affichant le scandale de ses liaisons adultères, pensa-t-il échapper au ridicule qui poursuit l'homme dénué de la faculté d'être père. Au reste, cet artifice tourna contre lui-même, et la stérilité de toutes ces amours fit dire que des maîtresses n'étaient qu'un meuble d'apparat pour ce prince énervé par des voluptés trop précoces. Il choisit d'abord Catalina de Sandoval; mais bientôt il se sépara d'elle; et cette dame ayant consenti à recevoir les soins d'un autre cavalier, il se vengea de son rival, en lui faisant couper la tête à Medina del Campo. Après cet acte d'une horrible cruauté, il osa profaner les choses saintes, et sous le prétexte que les religieuses du couvent de San Pedro de las Dueñas avaient besoin d'être réformées, il leur donna pour abbesse Catalina de Sandoval, son ancienne concubine. Il prit ensuite doña Guiomar de Castro; et le pouvoir de cette favorite était si grand, que rien de ce qu'elle demandait n'était refusé. La jalousie de la reine en devint extrême; et un jour cette princesse fut tellement exaspérée par les triomphes de sa rivale, qu'elle la saisit par les cheveux, et qu'elle la jeta à terre. Don Enrique s'empressa d'ac-

courir, et repoussa brutalement la reine, qui tomba évanouie. De semblables scènes, toutes scandaleuses qu'elles fussent, n'étaient que le prélude d'actes encore plus honteux. On dit que la reine admit, dans son intimité Bertrand de la Cueva, majordome de la maison royale, et que le roi prêta lui-même les mains à cette intrigue. Il désirait que la reine devînt mère, parce qu'il serait, de cette manière, lavé du reproche d'impuissance qu'on lui adressait. La vie dissolue par laquelle la reine s'est souillée, permet certainement, pour ce qui la regarde, de croire cette accusation fondée. Quant à la connivence de don Enrique, elle est moins vraisemblable. Peut-être n'est-elle qu'une fable inventée plus tard pour favoriser le parti d'Isabelle et de Ferdinand. Quoi qu'il en soit, don Enrique voulut se donner les honneurs de la paternité. Doña Juana était devenue enceinte. Il la fit porter à bras d'hommes depuis Aranda jusqu'à Madrid. Lorsqu'elle approcha de cette ville, il sortit au-devant d'elle pour la recevoir, et, par galanterie, il la prit en croupe sur sa mule. Il parcourut ainsi les rues de la ville, et la conduisit à Alcazar.

La reine accoucha, au commencement de l'année 1462, d'une fille, qui reçut, comme sa mère, le nom de Juana. Elle était à peine née, que le roi rassembla les grands du royaume, pour qu'ils lui jurassent fidélité comme à l'héritière présomptive de la couronne. Mais beaucoup d'entre eux s'y refusèrent, en disant qu'elle n'était pas fille du roi; qu'elle avait pour père Bertrand de la Cueva, et ils la désignèrent par le sobriquet insultant de la Beltraneja. Le roi lui-même semblait prendre à tâche d'accréditer ces bruits. A propos de l'accouchement de la reine, il voulut gratifier Bertrand de la Cueva, et le nomma comte de Ledesma. On eût dit que tout concourait à dégrader la majesté royale. Sous le règne précédent, les seigneurs s'étaient montrés avides, ambitieux, turbulents; mais ils avaient trouvé, dans Alvaro de Luna, un adversaire qui s'était efforcé de reprimer

leur audace. On professait encore, au moins en paroles, le respect de la royauté. Sous Enrique IV, rien n'arrêta les factieux, la personne du roi était sans prestige, et les domaines de l'Etat étaient au pillage. Juan Pacheco, favori du jeune prince, s'était fait donner ce marquisat de Villena, que le roi don Juan II avait trouvé trop considérable pour faire la dot d'une infante. Cependant il était jaloux de la faveur que Bertrand de la Cueva venait d'obtenir. L'archevêque de Tolède, l'amirante de Castille, avaient aussi chacun leurs partisans. Les mécontents se plaignant, non sans de justes raisons, de la manière dont l'Etat était gouverné, formèrent une ligue, et adressèrent au roi un mémoire, par lequel ils signalaient les excès qui avaient eu lieu. Ils exigeaient que don Bertrand de la Cueva fût éloigné de la cour; enfin ils demandaient tous à être relevés du serment qu'ils avaient prêté à doña Juana, parce qu'elle n'était pas fille du roi et que le roi, dont l'impuissance était notoire, le savait bien. Ils ajoutaient que si le roi ne réprimait pas ces abus, ils sauraient bien en obtenir la réforme par la force des armes.

Le roi reçut cette réclamation sans en être trop ému, et pour répondre au grief qui le touchait de plus près, il se soumit à l'épreuve la plus humiliante à laquelle un prince se soit jamais résigné. Il forma une commission, dans le but de faire constater son aptitude au mariage. Les membres qui la composaient décidèrent, qu'à la vérité don Enrique avait été privé quelque temps par un maléfice de la vertu générative, mais que, depuis cette époque, il l'avait recouvrée. Les mécontents, on le pense bien, ne s'arrêtèrent pas devant cette déclaration ridicule. Le roi eut une longue entrevue avec le marquis de Villena, qui, en ce moment, était à leur tête, et l'on tomba d'accord de proclamer, pour héritier du trône, le frère du roi, l'infant Alphonse, qui avait alors environ dix ans. On convint qu'il épouserait doña Juana, sa nièce, dès

qu'elle serait en âge d'être mariée. Ce prince fut donc amené au camp; on lui jura fidélité comme à l'héritier du trône. Ensuite le roi le remit aux mécontents. A peine ceux-ci eurent-ils le jeune Alphonse entre leurs mains, qu'ils l'emmenèrent à Avila. Un théâtre fut élevé par eux auprès de cette ville, au milieu d'une vaste plaine. Ils y placèrent l'effigie de don Enrique, ornée du manteau et de tous les insignes de la royauté. Puis, en présence du peuple accouru en foule pour assister à ce spectacle, le crieur (*) public commença à donner lecture d'une sentence rendue contre le roi, et dans laquelle étaient rapportés tous les excès et tous les crimes qui lui étaient imputés. A mesure qu'on lisait la sentence, on enlevait à l'effigie quelqu'un des insignes de la royauté; et lorsque cette figure fut entièrement dépouillée, on la précipita avec mépris du haut du théâtre. Ensuite on y fit monter l'infant don Alphonse; on le fit asseoir sur le trône; on le proclama roi. On déploya pour lui l'étendard royal, et les factieux, l'élevant sur un pavois, crièrent : Castille! Castille! pour le roi Alphonse! Tolède, Burgos, et beaucoup d'autres villes approuvèrent ce que les séditeux avaient fait. Plusieurs seigneurs, au contraire, virent avec indignation l'outrage adressé à la majesté royale, et amenèrent leurs troupes à don Enrique. Néanmoins leur secours n'empêcha pas les séditeux d'aller mettre le siège devant la ville de Peñafior, qui était restée fidèle; mais les habitants se défendirent avec courage, et, par représailles de ce qui s'était fait à Avila, ils traînèrent dans la boue l'effigie de l'archevêque de Tolède, et la livrèrent aux flammes. Enfin ils se battirent si bien, qu'ils forcèrent les factieux de lever le siège. Ce n'était en Castille que désordre et

(*) *Un pregonero*, c'est l'officier qui assiste le bourreau lors de l'exécution des condamnations prononcées par les tribunaux criminels. Il est chargé de crier en public le contenu de la sentence que le bourreau va exécuter.



Casque, Cuiras, Selle, de don Jacques le Conquerant.

Casco, Estribos, Silla, de D. Jayme el Conquistador.

que confusion. On disait que l'Espagne était sur le penchant de sa ruine, comme au temps du roi Roderic; et par dérision, on donnait à l'archevêque de Tolède le surnom de don Oppas.

L'armée des factieux fut rencontrée par celle du roi, auprès de la ville d'Olmedo. Les deux partis combattirent avec un égal acharnement, et la victoire ne se déclara pour aucun côté; les deux armées quittèrent le champ de bataille, en se vantant d'avoir eu l'avantage. Il était impossible de prévoir quelle serait l'issue de ces révolutions, quand une maladie imprévue enleva en quelques instants l'infant don Alphonse. Il mourut le 5 juillet 1468, trois ans après la proclamation d'Avila. On prétendit qu'il avait été empoisonné, quoique rien absolument ne justifie une semblable accusation. Cette perte enlevait aux factieux le prétexte même de leur révolte. Ils cherchèrent à remplacer don Alphonse par un autre chef, dont on pût aussi invoquer le droit à la couronne. Ils firent offrir à doña Isabelle, sœur de don Enrique, de la proclamer reine; mais cette jeune princesse donna un grand exemple de sagesse et de modération. Elle repoussa cette proposition, et elle rappela aux factieux la fidélité qu'ils devaient à leur souverain légitime. Elle exprima seulement le désir de voir son droit comme héritière de la couronne, consacré par une déclaration solennelle. Les factieux demandèrent donc au roi qu'il fit reconnaître sa sœur, comme devant lui succéder sur le trône; ils réclamèrent en outre une amnistie générale pour le passé. Le roi, se trouvant trop heureux de sortir par ces concessions de la position critique où la révolte l'avait placé, accorda tout ce qu'on demandait. Il eut, avec sa sœur, une entrevue publique à Guisando, où les cortès s'étaient réunies. Dans cette assemblée, les seigneurs renouvelèrent le serment de fidélité qu'ils avaient juré au roi. Ils prêtèrent un semblable serment à l'infante Isabelle, qui devait lui succéder.

Les protestations que la reine voulut

faire entendre au nom de sa fille, ne furent pas écoutées, et le légat du pape, qui était aussi venu à Guisando, délia les seigneurs du serment qu'ils avaient fait autrefois à la Beltraneja.

Isabelle, ainsi placée sur le degré le plus rapproché du trône, devait apporter en dot, à celui qui serait son époux, les droits qu'elle avait sur la couronne de Castille. Elle joignait en outre la grâce, la beauté, aux qualités de l'esprit. Aussi tous les princes voisins commencèrent à rechercher sa main, et chacun d'eux demanda un appui aux factions qui pouvaient exercer quelque influence sur la décision d'une aussi grande affaire. L'amirante don Fadrique Enriquez favorisait ouvertement les prétentions de don Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile, dont il était l'aïeul maternel. L'archevêque de Tolède soutenait le même parti. Ce fut une raison suffisante pour que le marquis de Villena, qui avait repris tout son empire sur l'esprit du roi, s'efforçât d'empêcher cette union. Il proposa d'autres alliances. D'abord il demanda la main d'Isabelle pour le roi de Portugal; mais ce prince fut refusé. Ensuite il présenta le duc de Guyenne; mais ce nouveau prétendant essuya également un refus. Isabelle avait déjà fait un choix; elle pensait que l'union la plus avantageuse était celle de Ferdinand d'Aragon; mais elle avait à craindre qu'on essayât de contraindre sa volonté. Prévenue que le marquis de Villena envoyait des cavaliers pour la retenir prisonnière dans Madrigal, où elle s'était réfugiée auprès de sa mère, elle réclama le secours de l'amirante et de l'archevêque de Tolède, qui lui envoyèrent un corps de 500 lances. Avec cette escorte, elle se rendit à Valladolid. De son côté, Ferdinand venait en grande hâte pour célébrer son mariage. Sachant que le duc de Medina-Cœli était chargé de s'opposer à son entrée en Castille, il passa la frontière à l'aide d'un déguisement, accompagné seulement de quatre personnes, et il rejoignit Isabelle à Valladolid, où le mariage fut célébré le 25 octobre 1469.

Le marquis de Villena, furieux d'avoir vu déjouer toutes ses précautions, résolut de faire revivre les droits de la Beltraneja, qu'il avait autrefois combattus. Il s'appliqua à persuader à don Enrique qu'elle était réellement sa fille. Il lui disait qu'il ne devait pas souffrir que doña Isabelle usurpât la place de Juana, qui avait été proclamée héritière du trône, et qui avait, en cette qualité, reçu le serment des représentants de la nation. Le roi, souverainement irrité du mariage que sa sœur avait contracté sans son consentement, révoqua la déclaration faite à Guisando, en faveur d'Isabelle, et en publia une autre en faveur de doña Juana. Le marquis de Villena sentait bien qu'une semblable reconnaissance serait de peu de valeur, si doña Juana ne trouvait pas un mari capable de soutenir un jour ses droits. Il songea donc à la fiancer au roi de Portugal; mais ensuite il crut préférable d'appuyer la demande du duc de Guyenne. On célébra les fiançailles de doña Juana avec ce prince dans la vallée de Lozoya, en présence d'une cour nombreuse réunie pour cette cérémonie. Les ambassadeurs du duc de Guyenne, qui ne devaient pas être très-satisfaits de la légitimité de la fiancée, exigèrent que la reine jurât en public que don Enrique était bien réellement le père de doña Juana. Ils ne se contentèrent pas de ce serment; ils voulurent encore celui du roi. Ce prince, qui le plus souvent hésitait en parlant de sa prétendue paternité, qui quelquefois l'affirmait et souvent la niait, ne balança pas, en cette circonstance, à faire, de la manière la plus solennelle, la déclaration qui lui était demandée. Ces fiançailles auraient pu, certainement, compromettre gravement les prétentions d'Isabelle; mais le duc de Guyenne regardait les droits de Juana comme si douteux, qu'il songeait à une autre alliance, et il avait fait demander en mariage la fille du duc de Bourgogne. Il mourut le 12 mai 1472, avant que sa fiancée fût sortie de Castille. Le marquis de Villena chercha alors une autre union pour la Beltraneja, il jeta les

yeux sur don Enrique; fils de ce prince turbulent qui était mort des suites d'une blessure reçue à Olmedo. L'infant don Enrique quitta l'Aragon, et passa en Castille. Mais son sot orgueil blessa tous les grands; il les traitait comme s'il eût été déjà héritier de la couronne; il leur tendait sa main à baiser. Le roi, d'ailleurs, goûtait peu cette union; il disait qu'il fallait marier sa fille avec un roi puissant, ou bien qu'il fallait lui assurer pour dot une armée respectable; et vingt millions pour la solder. Le mariage ne se fit pas, et le roi, dont les dispositions variaient à chaque instant, eut quelques contestations avec la reine, et se montra beaucoup moins empressé de soutenir les intérêts de la Beltraneja. On choisit cette occasion pour le réconcilier avec sa sœur et avec don Ferdinand. Il eut avec eux une entrevue dans la ville de Ségovie. Il leur fit le plus gracieux accueil, et se promena dans les rues de cette ville, conduisant lui-même, par la bride, le palefroi sur lequel était monté Isabelle. Ils soupèrent ensemble à la même table, et la soirée se passa en danses et en divertissements; mais la fête fut troublée par une indisposition qui survint au roi. Le marquis de Villena, qui, par cette réconciliation, pouvait perdre beaucoup de son importance, et qui craignait le ressentiment de Ferdinand et d'Isabelle, parvint à exciter de nouvelles défiances dans l'esprit de don Enrique; mais heureusement il mourut avant que ses intrigues eussent pu causer de nouveaux malheurs. Don Enrique, dont la santé était depuis longtemps délabrée, ne survécut que peu de jours à son favori. Il rendit l'âme le 12 décembre 1474.

RÈGNE D'ISABELLE ET DE FERDINAND. — LE POUVOIR EST DIVISÉ ENTRE LES DEUX ÉPOUX. — TROUBLES CAUSÉS DANS LE ROYAUME PAR LE MARQUIS DE VILLENA ET PAR L'ARCHEVÊQUE DE TOLEDE. — LE ROI DE PORTUGAL EST FIANCÉ À DONA JUANA. — BURGOS SE SOULEVE EN FAVEUR DE FERDINAND ET D'ISABELLE. — ZAMORA LEUR EST RENDUE. — BATAILLE

DE TORO. — GUERRE CONTRE LA FRANCE. — DÉFENSE DE FONTARABIE. — LE PAPE RÉVOQUE LA DISPENSE QU'IL AVAIT DONNÉE POUR LE MARIAGE DE DOÑA JUANA AVEC LE ROI DE PORTUGAL. — PAIX AVEC LA FRANCE. — PAIX AVEC LE PORTUGAL. — DOÑA JUANA SE FAIT RELIGIEUSE. — ÉTABLISSEMENT DE LA HERMANDAD.

Quand, après la mort de don Enrique, on eut déployé les étendards de Castille pour Isabelle et Ferdinand, on s'occupait de régler la forme du gouvernement, et de déterminer la part de pouvoir qu'exercerait chacun des époux. Alors on fut menacé de voir se renouveler le dissentiment qui avait divisé doña Urraca et don Alphonse le Batailleur. Don Ferdinand prétendait que la couronne lui appartenait de son chef; car il était le seul descendant mâle de don Enrique de Trastamare. Il soutenait qu'en cette qualité il devait exclure du trône sa cousine Isabelle; et il revendiquait pour lui seul le titre de roi et toute l'autorité royale. Isabelle, au contraire, disait qu'en Castille les femmes avaient toujours été considérées comme capables d'hériter de la couronne, qu'étant la plus proche parente du dernier roi, c'était elle qui devait lui succéder. Pour mettre fin à cette discussion, les deux époux convinrent de s'en rapporter à l'arbitrage de quelques jurisconsultes; dont la décision fut défavorable à la prétention de don Ferdinand. Ce prince se montra fort mécontent de la sentence; et il était sur le point de retourner en Aragon; cependant Isabelle sut le retenir par ses caresses et par la sagesse de ses raisonnements. Elle lui dit qu'entre eux peu importait de quel côté vint le droit au trône; qu'il n'y pouvait perdre aucune part de son autorité, puisque, comme épouse, elle serait toujours soumise à la volonté de son mari; mais qu'il était bon de rendre cet hommage au principe dans l'intérêt de leur fille; qui, si Dieu ne leur donnait pas d'enfant mâle, serait appelée à leur succéder; et qui devrait épouser un prince étranger; qu'il fallait donc réserver soigneusement ses droits. Ferdinand

se rendit à cette raison; et l'on convint que les deux époux gouverneraient conjointement; qu'on mettrait dans les actes le nom du roi ayant celui d'Isabelle; qu'on ne se servirait que d'un même sceau, où leurs armes seraient réunies; que Ferdinand ne pourrait rien aliéner des biens de la couronne sans le consentement d'Isabelle; que celle-ci nommerait seule les gouverneurs des villes et des forteresses du royaume de Castille; enfin on régla la manière dont la justice serait administrée. Les attributions données à Isabelle n'étaient pas pour elle un vain honneur. Douée d'un esprit viril et d'un caractère énergique; elle travaillait avec tant d'assiduité à l'expédition des affaires de l'État, qu'elle occupait souvent plusieurs secrétaires jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Aussi les contemporains, en parlant d'elle et de son mari, les désignaient-ils par le même titre; ils les appelaient *los reyes, les rois*.

La bonne intelligence établie entre eux par ce juste partage du pouvoir, ne se démentit jamais; elle était, au reste, bien nécessaire dans la position difficile où se trouvait l'État. Juan Pácheco, marquis de Villena, était mort; mais son fils avait hérité de son esprit turbulent et de ses projets ambitieux. Don Alphonse Carrillo; archevêque de Tolède de son côté, avait été le plus ardent promoteur des droits d'Isabelle; mais en plaissant pour cette princesse les vœux du trône, en facilitant son mariage avec l'infant d'Aragon, il avait pensé travailler en même temps pour lui-même. Il voulait une grande part du pouvoir; et cette part ne lui était pas donnée; il était mécontent. Ces deux seigneurs qui, sous le règne précédent, avaient toujours été opposés l'un à l'autre, se réunirent pour soutenir les droits de doña Juana la Beltraneja. Ils proposèrent donc pour femme, au roi de Portugal; cette prétendue fille de don Enrique; et promirent d'appuyer de tout leur pouvoir ses prétentions au trône; ils se flattaient d'ailleurs de les faire facilement prévaloir. Depuis

longtemps le royaume était divisé en deux grandes factions : l'une avait le marquis de Villena pour chef; l'autre suivait la direction que lui donnait l'archevêque de Tolède. Ces deux seigneurs pensèrent qu'en se réunissant, ils entraîneraient avec eux la noblesse tout entière, et qu'il ne resterait plus d'appui aux rois Ferdinand et Isabelle. Ils étaient d'ailleurs maîtres d'un grand nombre de villes et de citadelles, qu'ils pouvaient livrer au parti qui soutiendrait les droits de doña Juana. Le roi de Portugal se laissa tenter par leurs offres. Il entra en Estremadure, et commença la guerre. Il fit aussi demander à Rome la dispense nécessaire pour épouser doña Juana, sa nièce. En attendant, il fut fiancé avec elle dans la ville de Palencia, dont on lui avait ouvert les portes. Il prit alors le titre de roi de Castille. Zamora et quelques autres cités lui furent livrées par les partisans du marquis de Villena et de l'archevêque de Tolède. Néanmoins il s'en fallut de beaucoup que les espérances des factieux se réalisassent. Un grand nombre de seigneurs, qu'ils avaient espéré entraîner dans leur révolte, restèrent fidèles à leurs souverains. Les milices des villes s'empresèrent d'accourir au premier appel d'Isabelle et de Ferdinand, qui eurent bientôt rassemblé une armée. Les Portugais n'étaient pas les ennemis les plus dangereux que les nouveaux souverains eussent à redouter. Les factieux faisaient surtout la force du parti de doña Juana. Don Ferdinand n'hésita pas à les combattre, et l'on reconnut bientôt que le sceptre n'était plus dans les mains débilés de l'impuissant don Enrique. Le marquis de Villena, vigoureusement attaqué dans ses domaines, se vit enlever, en quelques mois, Baëza, Truxillo, et Villena qui fut réunie au domaine de la couronne.

Les fonds manquaient aux nouveaux souverains; ils empruntèrent l'argenterie des églises. Beaucoup de citadelles étaient entre les mains des factieux; mais les habitants de presque toutes les villes s'embarraisaient peu des motifs que les grands invoquaient

pour colorer leur révolte, et ils favorisaient le parti d'Isabelle. A Burgos, le peuple se souleva contre le gouverneur qu'avait nommé le marquis de Villena. Les partisans de celui-ci se retirèrent dans la forteresse et dans l'église de Sainte-Marie la Blanche. Ils y furent aussitôt assiégés par Ferdinand, qui ne leur laissa pas un moment de repos. Le roi de Portugal essaya vainement de les secourir; il fut obligé de se retirer sans rien entreprendre, et la citadelle de Burgos se rendit le 30 janvier 1476.

Zamora, qui avait été livrée aux Portugais, ne tarda pas non plus à rentrer sous la domination de ses souverains légitimes. Un officier, nommé Valdez, qui avait la garde du pont et d'une des portes de la ville, était convenu de livrer l'entrée aux troupes d'Isabelle. Le roi de Portugal, en ayant eu quelque soupçon, voulut faire enlever à cet officier le poste qui lui avait été confié. Mais celui-ci construisit, pendant la nuit, un retranchement en pierres derrière la porte du pont. Quand on vint pour lui ôter son commandement, il reçut à coup de flèches et d'escopette les cent hommes d'armes commandés par Juan de Porras, qui avaient été envoyés contre lui. La garnison tout entière prit alors les armes, et vint l'attaquer; mais elle ne put réussir à le déloger de sa position. Le roi de Portugal, qui d'ailleurs se méfiait des habitants, pensa que Valdez n'avait pu se déterminer à faire une semblable résistance qu'avec la certitude d'être bientôt secouru par des forces imposantes. Il jugea donc prudent de quitter Zamora. Il donna l'ordre à la garnison de se renfermer dans la citadelle, et il se retira à Toro (*).

(*) Le père Daniel, dans son *Histoire de la milice française*, émet l'opinion que les armes à feu portatives n'ont commencé à être en usage que vers les premières années du seizième siècle. C'est évidemment une erreur. On a vu que déjà en 1420, au siège de Boniface, les Aragonais avaient employé ces armes; sans doute, elles étaient alors excessivement grossières. Mais, depuis ce

Ferdinand entra aussitôt dans la ville de Zamora, et commença le siège de la citadelle. Le roi de Portugal se hâta de rassembler des forces, afin d'aller la secourir. Il pensa qu'il valait mieux courir les chances d'une bataille pour gagner le royaume par une victoire, que de dépenser tant de temps à faire des sièges ou à défendre des places. Il demanda au marquis de Villena et aux autres seigneurs, qui l'avaient engagé à commencer la guerre, de lui amener les troupes qu'ils avaient promises. Mais ceux-ci répondirent qu'ils ne le pouvaient pas, et qu'ils avaient besoin de toutes leurs forces pour défendre leurs domaines, grandement compromis par les attaques de Ferdinand. Le roi de Portugal apprit alors qu'il devait compter seulement sur ses propres ressources. A la tête des troupes que lui avaient amenées son fils l'infant don Juan et l'évêque d'Evora, il vint camper près de Zamora; mais il ne put y rester longtemps; car des détachements envoyés par doña Isabelle se tenaient sur les derrières de son armée, et lui coupaient les vivres. Le vendredi 1^{er} mars 1476, il se décida donc à se retirer,

premier essai, cinquante ans s'étaient écoulés. Elles étaient devenues d'un usage plus répandu. Antonio de Nebrixa, contemporain de Ferdinand et d'Isabelle, parle de ces armes qu'il nomme tantôt *sclopeta* et *sclopetrus*. Il raconte ainsi l'attaque du pont de Zamora :

Lib. IV, cap. vii. « Prima luce mittit Lusitanus Joannem illum Porrium cum equitibus ceantum cataphractis qui jussa exequerentur. Qui cum ad pontis primum accessissent caput, sagittis, *sclopetris*, lapidibusque pulsifugatique sunt; inelamatumque est a præsiidiariis Ferdinandum atque Elisabethen agnosceret Hispaniarum reges, at prætereā neminem. »

On trouve encore cette phrase dans le récit de la bataille de Toro : « Sed magna pars tormentorum globis, *sclopetarum*que glandibus excepta aut cecidit aut ictibus saucia ex pugna discedit. » Fernand del Pulgar signale dans les mêmes circonstances l'emploi des armes à feu portatives qui avaient à cette époque reçu en Espagne le nom de *espingardas*.

sans avoir pu rentrer dans cette ville, et sans avoir pu forcer Ferdinand à lever le siège de la citadelle. Dès que le roi de Castille vit les Portugais se retirer, il se mit à leur poursuite, et les atteignit vers les quatre heures du soir, à deux lieues de Toro. Au premier choc, l'aile droite de l'armée castillane, qui s'avancait vers les Portugais, fut reçue par une nuée de traits, de boulets et de balles, en sorte qu'elle perdit beaucoup de monde, et qu'elle fut mise en désordre. Mais elle se rallia promptement, et après plusieurs heures d'un combat opiniâtre, les Portugais furent mis en déroute. Leur aile gauche seulement, commandée par l'infant don Juan, se retira en bon ordre.

Les pertes des vaincus furent considérables; et cette journée acheva de ruiner le parti de doña Juana. Dès que doña Isabelle en eut reçu la nouvelle à Tordesillas, où elle se trouvait, elle alla pieds nus au couvent de Saint-Paul, près de la ville, rendre des actions de grâces à Dieu. Cette victoire jeta le découragement parmi les partisans du roi de Portugal. La forteresse de Zamora se rendit. Atienza fut enlevée par surprise, et plusieurs villes, qui étaient au pouvoir des rebelles, se soulevèrent contre leurs gouverneurs.

C'eût été une chose surprenante que le roi de France, Louis XI, n'eût pas cherché à tirer parti des embarras d'un prince voisin. Il voulut profiter de la guerre que les rois Ferdinand et Isabelle avaient à soutenir, et il tenta de s'emparer de la Biscaye. Il fit investir Fontarabie; mais les Basques se défendirent avec courage. Trois fois les Français vinrent assiéger la ville, et trois fois ils furent obligés de se retirer.

Tout réussissait au gré des nouveaux rois. Les seigneurs, qui s'étaient montrés les plus ardents pour la cause de doña Juana, cherchaient maintenant à faire la paix. Le roi de Portugal, dont les forces diminuaient tous les jours, et dont les espérances s'évanouissaient une à une, s'était rendu lui-même en France pour demander des secours à Louis XI; mais ce

prince les lui avait refusés, en répondant que toutes ses ressources étaient nécessaires pour combattre le duc de Bourgogne; qu'il avait trop d'occupations, de ce côté pour songer encore à faire la guerre du côté des Pyrénées. En effet, l'année suivante (1479), la paix fut conclue entre la France et la Castille. Enfin le pape, qui avait accordé une bulle pour autoriser le mariage de doña Juana avec son oncle, révoqua cette dispense comme lui ayant été surprise. C'était le dernier coup porté aux prétentions de cette malheureuse princesse. Le roi de Portugal, fatigué d'une lutte où presque toujours il avait eu le dessous, et n'ayant plus d'intérêt personnel à la continuer, puisqu'il ne pouvait épouser la prétendue fille de don Enrique, ne tarda pas à faire la paix avec la Castille. Enfin, doña Juana, dont le parti était abandonné par tout le monde, renonça elle-même à des prétentions que personne ne soutenait plus. Elle se consacra à Dieu dans le couvent de Sainte-Claire de Coïmbre.

Au milieu des préoccupations de la guerre, Ferdinand et Isabelle n'avaient pas négligé les intérêts de la justice. Sous don Juan II et sous don Enrique l'Impuissant, la force, la violence avaient été la seule loi. Beaucoup de gens de guerre, accoutumés à vivre de rapine et de pillage, préféraient le brigandage à toutes les professions honnêtes; aussi le nombre des malfaiteurs s'était-il accru au delà de toute mesure. L'Espagne était infestée de bandits, qui commettaient impunément toute sorte de crimes; le viol, le rapt et le sacrilège; le vol, l'incendie et l'assassinat. Contre ces hommes, qui ne craignaient ni la justice de Dieu, ni la justice du roi, les citoyens avaient à défendre; non-seulement leurs biens, mais encore leurs personnes, leurs femmes et leurs filles. La multitude de ces bandits était immense. Les uns attaquaient sur les grandes routes les voyageurs et les marchands qui se rendaient aux foires; ils les dépouillaient et les assassinaient. D'autres, poussant plus loin leur au-

dace, s'emparaient de quelque château, d'où ils s'élançaient pour ravager le pays voisin; ils enlevaient, non-seulement les meubles, les troupeaux, les récoltes, mais ils emmenaient encore prisonniers les habitants qui tombaient entre leurs mains; et ils ne les mettaient en liberté qu' moyennant une lourde rançon. Ferdinand et Isabelle avaient à cœur de mettre un terme à toutes ces abominations. Mais la justice du pays était impuissante à saisir les coupables. Il ne fallait pas demander aux seigneurs de concourir à réprimer les abus; car quelques-uns d'entre eux en étaient les complices ou les instigateurs. D'ailleurs le pouvoir de chacun d'eux ne s'étendait pas au delà des limites de son domaine, et les seigneurs s'étaient toujours montrés si remuants, que loin d'étendre et de fortifier le pouvoir dont ils avaient fait un si mauvais usage, il eût fallu l'affaiblir et le restreindre. Les villes, au contraire, et surtout les villages, avaient le plus grand intérêt à mettre un terme à ces crimes, qui compromettaient à chaque instant la fortune et la vie des habitants. Le roi chargea donc les villes et les villages de veiller à la tranquillité publique; et comme chaque ville, chaque village, pris isolément, eût été trop faible pour résister aux attaques des malfaiteurs, il les réunit en une grande association, qui reçut le nom de Fraternité: en espagnol, *Hermándad*. Elle eut pour mission spéciale de veiller à la sûreté des routes, et de réprimer tous les crimes commis dans la campagne. On posa le principe de cette association dans les cortès réunies, en 1476, à Madrigal. On tint, la même année, à Dueñas, une assemblée de députés des principales villes du royaume, à l'effet d'organiser la *Hermándad*. On forma un fonds spécial, qui servit à lever deux mille cavaliers et un grand nombre de fantassins. On en donna le commandement à don Alphonse, duc de Villa Hermosa, frère naturel du roi. Celui-ci se mit à la poursuite des bandits avec une infatigable activité. Il prit et rasa les châteaux qui leur ser-